
Historique de l'église Saint-Roch

L'actuelle église Saint-Roch est en partie bâtie à l'emplacement qu'occupaient l'église Saint-Paul et le couvent des Trinitaires avant la Révolution. Au début de la Révolution, l'église Saint-Paul est maintenue dans sa fonction. En 1790 elle devient le siège de l'une des trois paroisses du centre-ville, à la suite de la suppression des maisons religieuses et du redécoupage paroissial voulu par la municipalité. L'édifice, vendu comme bien national à Jean-Baptiste Accariès le 12 thermidor an IV (30 juillet 1796), sert un temps de « dépôt pour l'éclairage et chauffage des corps de gardes ». Ce n'est qu'une fois le Concordat institué que le conseil de fabrique de la paroisse reprend à son nom la location de l'église pour les besoins du culte désormais pleinement rétabli.

C'est au début du Concordat que l'église Saint-Paul reçoit le vocable du saint guérisseur montpelliérain. Il n'existait pas en effet de paroisse portant le nom de Saint-Roch dans la ville de Montpellier avant la Révolution. Rappelons que les Trinitaires étaient détenteurs d'une relique de saint Roch que leur avaient accordée leurs confrères d'Arles en 1616 et ce souvenir là pouvait à lui seul constituer une raison suffisante au changement du vocable de l'église. C'est d'ailleurs ce qu'exprime l'abbé Recluz lorsqu'il écrit : « Considérant que l'église de Saint-Paul [...] possédait jadis les reliques de saint Roch, que son bâton de pèlerin y était exposé chaque année, le jour de sa fête, que son culte se célébrait dans ce sanctuaire avec plus de solennité qu'ailleurs, ces hommes pleins d'ardeur et de zèle (les restaurateurs du culte dans l'ancienne église) choisirent cette église pour la dédier à saint Roch afin qu'il protégeât de nouveau la cité et la France ».

D'anecdote avant la Révolution, la dévotion à saint Roch va progressivement renaître et se développer dans la première moitié du XIX^e siècle grâce en partie à l'action du clergé, dont quelques prêtres, tel l'abbé Vinas, premier curé de Saint-Roch en 1828 et auteur d'une Vie du saint en 1838, vont y voir le moyen de fortifier la foi des fidèles, les invasions épidémiques ayant réveillé un culte populaire envers le saint guérisseur. L'année 1809 constitue en cela une étape importante : une relique, sauvée de la tourmente révolutionnaire, est authentifiée par l'évêque, Mgr Fournier, et un nouveau reliquaire commandé pour permettre sa vénération. Cette année-là est également imprimée la plus ancienne Vie du saint que nous connaissons à Montpellier. La dévotion va renaître d'une manière plus forte durant l'épidémie de choléra, entre 1832 et 1835. Afin de la soutenir, l'abbé Vinas obtient même la translation de nouvelles reliques du saint d'Arles à Montpellier, « huit parcelles » qui sont reçues en grande pompe le 30 mai 1838 « au milieu d'un très grand concours de peuple ».

En 1854, alors que des épidémies de choléra frappent les villes voisines, Montpellier est épargnée par la maladie. Le vœu de bâtir une nouvelle église est alors émis. C'est dans un respect mutuel et une volonté commune que l'abbé Recluz, curé de Saint-Roch, prêtre inspiré et le maire de Montpellier, Jules Pagézy, protestant tenace, vont travailler pour que l'église Saint-Roch voie le jour. Dès le 19 septembre 1854, le conseil municipal vote la construction d'une « église monumentale » dédiée à saint Roch et retient le principe de la loterie comme étant « le seul moyen de réaliser dans un bref délai une aussi grande entreprise ».

Lorsqu'il donne en octobre 1857 les premiers plans pour l'église Saint-Roch de Montpellier, Jean Cassan, de son vrai nom Jean-Pierre Casao, a succédé depuis sept années déjà à Edouard Teste au poste d'architecte de la ville. A ce titre, il s'est engagé fortement dans la politique de rénovation urbaine entreprise par le maire Jules Pagézy. Il a dressé en 1854 le plan d'une vaste entreprise de transformation du centre ancien qui a été

présenté l'année suivante au conseil municipal : pour désenclaver et réaménager le quartier des marchés, Pagézy et son architecte prévoient la construction d'une grande halle moderne, l'alignement des rues avoisinantes, l'ouverture de la rue Saint-Guilhem dans sa partie haute et l'élargissement des rues du Cardinal et du Gouvernement (rue de la Loge actuelle) en direction de la place de la Comédie

Le plan général projeté de l'édifice est manifestement inspiré par le gothique français du XIII^e siècle. Le 30 octobre 1857, dans un rapport adressé au conseil municipal, le maire précise que tout en conservant un « caractère monumental », l'église reproduit « l'église de Valmagne réduite à une longueur de 59,80 m et à une largeur de 33 m ». Deux autres édifices ont servi de modèles à l'architecte, l'église Notre-Dame-en-Vaux de Châlons-en-Champagne et l'église néogothique de Belleville, conçue par Lassus en 1854. Mais, par manque de financement, les travaux, commencés en avril 1862, sont définitivement arrêtés en août 1867 et la réception définitive n'est signée par Cassan que le 25 septembre 1869. Le 13 août 1867, a lieu la bénédiction solennelle de la partie antérieure de l'église. Il ne subsiste donc du grandiose projet que le triple vaisseau, la base des tours-clochers de la façade et les amorces du transept.

A l'image des grands chantiers d'architecture religieuse de la seconde moitié du XIX^e siècle, l'église Saint-Roch n'échappe pas à l'historicisme médiéval en vogue à cette période-là. Caractéristique du courant néogothique, son concepteur reprend et développe dans son projet le style idéal des années 1150-1250 de l'Île-de-France. Si la façade nous semble aujourd'hui peu en rapport avec l'imposant perron la précédant, c'est qu'elle apparaît tronquée au vu du projet de l'architecte Cassan : deux grandes flèches, culminant à plus de 50 m de hauteur, devaient en effet couronner les deux tours inachevées encadrant le portail d'entrée. La façade ainsi assise sur ces degrés de pierre devait à l'origine donner sur un vaste parvis que Cassan avait prévu d'ouvrir dans l'axe de l'église. La nef, seule partie réalisée, s'élève à 20 m au niveau des clefs de voûte. Ces verrières, réalisées par l'atelier du peintre-verrier lorrain Charles-François Champigneulle, sont accompagnées en 1897 des verrières des bas-côtés réalisées à Bordeaux par l'atelier de Pierre-Gustave Dagrant.

Une grande partie du mobilier ornant l'ancienne église Saint-Paul a aussi été réutilisée dans la nouvelle église, preuve là aussi du budget contraint de la fabrique : il s'agit non seulement des tableaux, dont celui de Cabanel acheté par la Ville en 1844 pour orner l'église Saint-Roch ou encore les rois grands formats du cycle de la vie de saint Roch par Glaize, mais aussi des éléments de décors fixes tels les emmarchements du chœur en marbre rouge du Languedoc, la clôture de chœur en fer forgé ou le maître-autel de style néoclassique, don du desservant Pierre Félix au tout début du XIX^e siècle, remanié par le marbrier Grimes vers 1850. Les stalles, qui résulteraient de deux interventions, l'une en 1818 par le menuisier Reboul et l'autre en 1851 par le menuisier Parent et le sculpteur Enfroy, proviennent également de l'ancienne église, tout comme l'orgue de tribune commandé en 1844 par la fabrique à la maison Daublaine et Callinet de Paris. Hormis l'autel latéral de la Vierge réalisé par le marbrier montpellierain Grimes entre 1848 et 1851, les autels secondaires semblent bien avoir été commandés pour le nouvel édifice comme la monumentale chaire de style néogothique, placée en 1900 dans la nef.